

Rendez-vous chez Clairefontaine :

Andrea Lehnert & Jessica Backhaus

Ainsi qu'elle aime souvent le faire, madame Marita Ruller, la directrice de la Galerie Clairefontaine (1), consacre aujourd'hui son espace 1, au n° 7, place Clairefontaine, à la peinture, qui s'y épanouit cette fois sous les pinceaux ou, plus précisément, sur les toiles d'

Andrea Lehnert

et de son exposition «Drinnen & Draussen» (dehors & dedans). Venu de la place Guillaume après avoir bouquiné chez Ernster, c'est ici, en présence du père, indulgent et vaguement jocondien sourire de la grande-duchesse Charlotte, que je découvre une artiste que j'aimerais qualifier de néo-impressionniste. À mon

Giulio-Enrico Pisani

tour de vous la faire découvrir. Pline réussit donc et chapeau bas pour ce qui est de la lumière dont elle valorise l'importance, comme le firent, justement, les Monet, Manet, Sisley, Van Gogh et autres Cézanne. Mais fiasco, du moins en galerie, pour ce qui est du mouvement et des formes, dans lequel elle excelle pourtant, mais qu'il faut aller admirer sur Internet sub www.andrea-lehnert.de/. Ses splendides scènes d'encolures/crinnières de chevaux, de cavaliers (dont seulement deux, non des meilleurs, pendent aux cimaises de la galerie) et d'un tigre, y atteignent des sommets d'expressivité faisant fi des épaisses nappes de brouillard artificiel et surfait où baignent la plupart de ses toiles.

C'est en effet ce brouillard artificiel qui pourrait être né du désir de l'artiste de rendre, par exemple, la luminosité intense tamisée et réfléchiée par les brumes matinales, la poussière ou l'évaporation, c'est ce brouillard donc, qui, devenu la règle, me dérange. Et nous voilà face à une très grande artiste qui, à cause d'un artifice motivé peut-être par un désir d'originalité, se tire véritablement, du moins en cela, une balle dans le pied. Ce qui peut paraître étrange, c'est que certains de ses tableaux particulièrement embrumés pourraient quasiment passer pour magistraux s'ils étaient abstraits. Mais, justement, ils ne le sont pas et, figuratifs, ils figurent mal.

L'une ou l'autre parmi les œuvres majeures exposées parvient pourtant à s'extraitre de la purée de pois de ces brumisations lumineuses (tableaux d'extérieur) ou vaguement pseudo-malisso-muncho-mont-daconsees (tableaux d'intérieur). Parmi ces incontestables réussites je compte la vaste toile «Pinien 7», ainsi qu'à «Yellowstone NP (Michael)», limite-limite à «Yellowstone NP (Harry)», mais aussi au splendide «Wellensittiche» (perruches). C'est surtout cette dernière toile, ainsi que «Pinien 7» et, bien sûr, le site Internet ci-dessus, qui m'ont dévoilé l'immense talent d'Andrea Lehnert, qu'elle devrait éviter de gaspiller en effets spéciaux non justifiés.

Née à Dortmund en 1974, Andrea Lehnert a étudié de 1996 à 2002 à la Kunstakademie Düsseldorf avec les professeurs K. Rissa (2) et Siegfried Anzinger (3), où elle devient en 2002 Meisterstudent (maître étudiant) du prof. Anzinger. Elle expose depuis 2000 surtout en Allemagne et vit aujourd'hui à Düsseldorf. Quant à nous, amis lecteurs, nous quittons à



Andrea Lehnert: Wellensittiche

présent l'espace 1 de la galerie pour nous rendre à deux pas de là, dans l'espace 2 de la Galerie Clairefontaine, au 21 rue du Saint-Esprit, où nous pourrions découvrir quatre séries d'œuvres de l'artiste photographe

Jessica Backhaus.

Il est vrai, que parmi ces quatre séries, seule la dernière en date et qui tient d'ailleurs l'affiche de l'exposition, m'a véritablement séduit. Elle s'intitule «I wanted to see the world», c'est-à-dire «je voulais voir le monde», et l'artiste a bien raison de nous inviter à le voir avec elle, le monde, à sa manière... réfléchi. Pure coïncidence sans doute, mais comment ne pas penser à l'exposition de François Van Bastelaer que je viens de présenter dans ces colonnes? (4) La réflexion serait-elle tendance? Mm... Ne vous y fiez pas, amis lecteurs, car rien n'apparente les deux artistes et, si tous deux nous font plonger dans le monde magique des reflets, leur sensibilité, leur approche, leurs choix très personnels et leur perception intime des sujets, leurs mises en scène, ainsi que l'exécution de leurs œuvres, diffèrent du tout au tout.

«I wanted to see the world» s'étale devant nos yeux émerveillés en quatorze tableaux d'une beauté époustouflante, qui réussissent la difficile gageure d'être tout à la fois objectivement figuratifs et oniriques au point d'en frôler l'abstraction. Pourtant purs reflets – rien de plus – ils sont libérés par l'artiste du sujet original et viennent à exister de par eux-mêmes dans toute leur splendeur. Il m'est impossible, hélas, de rendre justice à ces photographies avec des mots qui ne peuvent approcher même de loin leur magie visuelle. Toutes les photos de cette série sont absolument splendides, même si – ce n'est que mon appréciation personnelle – les «World 47», «World 17», «World 51», «World 77» et «World 20», respecti-

vement n°s 6, 11, 12, 13 et 20 de l'exposition, sont des chefs-d'œuvres absolus.

Créées en 2010 et 2011, les photos de «I wanted to see the world» sont donc les travaux les plus récents de Jessica Backhaus. Aussi marquent-ils un formidable progrès esthétique par rapport à sa production plus ancienne. En effet, les trois autres séries, qui datent de 2002 à 2008 et sont exposées au 1^{er} étage de l'espace 2, m'ont nettement moins enthousiasmé. Quoique techniquement maîtrisées et esthétiquement même belles, deux de ces séries, «What still remains» (sorte de noir à souvenirs), «Jesus and de Charries???» (Bo), ne brillent guère par leur originalité. La série «One day in November» est par contre un peu plus intéressante et compte, elle, au moins deux photographies assez exceptionnelles. «Greenpoint» (reflet d'arbre effeuillé sur court de tennis détrempé) et «Niagara» (bateau semblant en perdition au pied des chutes), un pur chef d'œuvre d'intensité et de densité. Personnellement je trouve que ces deux photos atteignent, dans un registre certes plus figuratif, sinon l'originalité, en tout cas la qualité artistique, ainsi que l'exceptionnelle beauté de la série «I wanted to see the world», que la photo «Greenpoint» semble d'ailleurs annoncer.

Née à Cuxhaven en Basse Saxe en 1970 au sein d'une famille d'artistes, Jessica Backhaus se rend à 16 ans à Paris, où elle étudie photographie et communication visuelle et y rencontre la célèbre photographe Gisèle Freund, qui devient son mentor. En 1995 sa passion pour la photographie la mène ensuite à New York, où elle assiste d'autres photographes et travaille en indépendante, avant de revenir s'établir récemment à Berlin. Elle a participé à de très nombreuses expositions, et ses photos apparaissent dans de prestigieuses collections privées et publiques. Quatre beaux ouvrages sur ces 4 séries ont d'ailleurs été éditées par le Kehrer Verlag de Heidelberg et peuvent être achetés à la galerie. De quoi pérenniser un souvenir inoubliable (surtout de «I wanted to see the world»!)

1) Galerie Clairefontaine, espace 1, 7 place Clairefontaine, Luxembourg ville et espace 2, 21 rue du St-Esprit, à deux pas de la place Clairefontaine. Ouvert mardi à vendredi de 14.30 à 18.30 h et samedi de 10 à 12 et de 14 à 17 h. La présente exposition peut être visitée jusqu'au 5 novembre.

2) K. Rissa, de son vrai nom Karin Götz (née Martin), fut elle-même Meisterschüler (Meisterstudent) du célèbre professeur Karl Otto Götz, qu'elle a épousé.

3) Le peintre autrichien Siegfried Anzinger, enseigne depuis 1998 à la Kunstakademie Düsseldorf et fut l'un des fondateurs du mouvement artistique «Neue Wilde» ou «Neue Heftige» (Nouveaux véhéments ou Nouveaux sauvages).

4) «Reflections of New York», Zeitung vum Lëtzebuurger Vollek 8.11.2011



Andrea Lehnert: Yellowstone Harry



Jessica Backhaus: Niagara